



Théâtre, socialité et gastronomie. Les *Dîners en musique* de Victor Morin

Theater, Sociality and Gastronomy. Victor Morin's *Musical Dinners*

Lucie Robert

Numéro 75, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1088873ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1088873ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, L. (2021). Théâtre, socialité et gastronomie. Les *Dîners en musique* de Victor Morin. *Les Cahiers des Dix*, (75), 87–119.
<https://doi.org/10.7202/1088873ar>

Résumé de l'article

Le 3 février 1930, au Château Ramezay, Victor Morin, président de la Société d'archéologie et de numismatique, reçoit certains notables de la ville de Montréal à un dîner en musique, grand repas conçu comme un livret d'opérette, afin de lever des fonds pour l'entretien du Château Ramezay. Entre 1930 et 1952, il offrira neuf de ces dîners réunissant entre 200 et 2 000 convives, membres de diverses sociétés ou délégués à de grands congrès. Le présent article suit l'évolution de la socialité montréalaise que révèlent ces événements qui proposent une forme singulière de « théâtre de société ».

Théâtre, socialité et gastronomie. Les *Dîners en musique* de Victor Morin

LUCIE ROBERT

Le 3 février 1930, au Château Ramezay, Victor Morin, président de la Société d'archéologie et de numismatique, reçoit certains notables de la ville de Montréal à un dîner en musique. Les invités ont revêtu les costumes d'époque, recréant l'atmosphère du Château, tel qu'il pouvait apparaître en 1715. Victor Morin lui-même et Emma Laurencelle (veuve d'Israël Tarte) représentent le couple de châtelains, Claude de Ramezay et Marie-Charlotte Denys. Les convives sont divisés en trois groupes : les amphytrions, c'est-à-dire ceux qui reçoivent, les notables de Ville-Marie, en costume, et les convives modernes, ces derniers n'étant contraints ni au costume ni au jeu de rôle. Sont ainsi présents quelque deux cents convives dont, sous le nom de leur personnage et de leur nom propre :

Les amphitryons	
Claude de Ramezay, châtelain, gouverneur de Montréal	Victor Morin, président de la Société d'archéologie et de numismatique
Marie-Charlotte de Ramezay, épouse du gouverneur de Montréal	Emma Laurencelle Tarte, présidente de la section féminine de la Société
Philippe Rigaud de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France	M. William Douw Lighthall, président honoraire de la Société
Louise-Élisabeth de Vaudreuil, épouse du gouverneur	Ella Anna Marks Scrimger Lyman, vice-présidente de la section féminine
L'abbé Vachon de Belmont, supérieur de Saint-Sulpice	L'abbé Olivier Maurault, supérieur du collège Grasset
Michel Bégon, intendant de la Nouvelle-France	Sr. S.-W. Ewing, vice-président de la Société
Charles LeMoine de Longueuil, premier baron canadien	Mr. Pemberton Smith, trésorier de la Société
Jacques Fleury d'Eschambault, lieutenant-général civil et militaire	M. William H. Atherton, conseiller de la Société
Jean-Baptiste de Saint-Ours, seigneur canadien	M. Jean-Baptiste Lagacé, substitut français du vice-président de la Société
Les notables de Ville-Marie	
Pierre Raimbault, magistrat	M. Émile Vaillancourt
Gédéon de Catalogne, ingénieur du roi	M. Louis Fontaine
Michel Sarazin, médecin du roi	M. L.-A. Renaud
Jean-Baptiste Adhémar, notaire royal	M. Ovide Lapalice
Hippolyte LeBer, agronome	M. C.-E. Bélanger
Hubert La Croix, négociant	M. Edmond Montet

« À côté des Ressuscités, des vivants bien authentiques mêlaient leur habit noir aux ors, aux rubans et aux perruques poudrées¹ », raconte Frédéric Pelletier, présent à cette soirée. Parmi les notables en « habits noirs », citons les noms de plusieurs hommes politiques : Frédéric-Ligori Béique, sénateur, Andrew Ross McMaster, trésorier provincial, Joseph

1. Frédéric PELLETIER, « Le passé charmant. Un dîner en musique au Château de Ramezay. Fantaisie gastronomico-musicale en deux actes », *Le Devoir*, 4 février 1930, p. 3.

Henry Dillon, ministre, Raoul-O. Grothé, conseiller législatif, Édouard Carteron, consul général de France ; de négociants, marchands et hommes d'affaires : Henry Thornton, président du chemin de fer Canadien National, William Massey Birks et Ludger Gravel, marchands, William Ernest Lyman, pharmacien, Roméo Poirier, directeur du cabaret Le Matou botté ; de fonctionnaires municipaux : les échevins Léon Trépanier et Tancred Fortin, Jules Crépeau, directeur des services publics de la ville de Montréal, le notaire Télesphore Brassard, registrateur de la Ville ; le juge Édouard-Fabre Surveyer ; de collègues et amis comme Aristide Beaugrand-Champagne, architecte et professeur à l'École des Beaux-Arts. Plusieurs d'entre eux sont membres de la Société d'archéologie et de numismatique. Le dîner est servi à 20 h précises, à la lumière de mille bougies, « qui éclairaient le sourire des ancêtres dans leurs portraits fixés aux colonnes vénérables » alors que « de puissantes ampoules électriques enfermées dans des réflecteurs² » sont disposées aux quatre coins de la pièce, comme elles le seraient sur une scène de théâtre.

Tel qu'il est conçu par Victor Morin, le *Dîner en musique* est une fantaisie « gastronomico-musicale³ » ; il ne s'agit pas d'un banquet entrecoupé d'intermèdes musicaux, mais bien d'un repas conçu comme un livret d'opérette où chaque participant joue son rôle. Dans la grande bibliothèque du Château Ramezay, sept tables « sont disposées en fer à cheval avec leurs couverts à l'usage des convives [...] Chaque table est présidée par un gentilhomme en costume du XVIII^e siècle qui sert les mets à ses convives ». (DM, 1930, p. 5) Les places sont assignées à chaque participant. Un orchestre assure la musique alors qu'un quatuor

-
2. [ANONYME], « Un dîner musical unique est splendidement offert au Château de Ramezay », *La Presse*, 4 février 1930, p. 13.
 3. Victor MORIN, *Dîner en musique. Fantaisie gastronomico-musicale en deux actes, inaugurée au Château de Ramezay le 3 février 1930*, Montréal, Imprimerie Thérien frères limitée, 1930. Désormais DM, 1930, suivi du numéro de page. BANQ possède également les programmes des dîners du 14 février 1931 (Hôtel Windsor), 28 novembre 1935 (Kerhulu & Odiau), 23 mai 1939 (Hôtel Mont-Royal), 22 juin 1942 (Pavillon Mont-Royal), 24 juin 1952 (Palais du commerce).

de chanteurs, costumés en marmitons puis en hommes d'armes, et un quatuor de chanteuses, costumées en servantes puis en marquises, assurent le service en chantant et en dansant. Un héraut d'armes vêtu de l'uniforme de fonction annonce les événements avec une trompette et un tambour. Le maître d'hôtel et le régisseur, en retrait, assurent le bon déroulement de l'ensemble. La musique est empruntée à des opéras-comiques et opérettes à la mode, tous français ou belges : *Les cloches de Corneville* de Robert Planquette, *Faust* de Charles Gounod, *La fiancée des Verts-Pôteaux* de Edmond Audran, *Madame Favart* et *La Grande Duchesse de Gerolstein* de Jacques Offenbach ainsi que *Zizi* de Eva Dell'Acqua. Sur les extraits musicaux, Morin a trafiqué le texte original pour mettre en valeur les diverses étapes du repas lui-même. Frédéric Pelletier raconte encore :

C'est ainsi que le potage de purée de pois à la canadienne fut chanté sur le duo de la scène du Jardin de *Faust*, le sauternes et le bourgogne, sur la scène du marché des *Cloches de Corneville*, le poisson, sur la scène de la Pêche au goujon de la *Fiancée des Verts-Pôteaux*, le rôti de dindon, sur la Ronde du Veau d'Or de *Faust*, le Cidre et le Sorbet avaient naturellement leur habillement tout désigné en l'air du Cidre des *Cloches* et le baba au rhum ne pouvait avoir d'autre présentation que l'air de l'échaudé de *Madame Favart* et ce fut aussi le sort du champagne de se trouver presque tout dans *Zizi*. Le fromage eut les honneurs martiaux du Chœur des Soldats de *Faust* et le café, les cigares, les cigarettes, ceux encore plus brillants, comme il convient, du trio final du même opéra⁴.

L'orchestre, sous la direction de Pelletier, est composé d'une pianiste (Jeanne Thuot), d'une violoniste (Renée Morin) et d'un violoncelliste (Germain McAvoy). La plupart des artistes invités à former les deux quatuors font partie de la Société canadienne d'opérette et ont déjà une solide expérience de la scène⁵. Le héraut d'armes, Lucien

4. F. PELLETIER, art. cit.

5. « L'exécution de la musique était confiée à Milles Marie-Rose Descarries, Fabiola Hade, Rolande Labelle et Yvonne Cardinal, exquises en servantes comme en marquises ; à MM. Lucien Vien, J. O. Mineau, Jean-Charles Gingras et Alphonse Legault, excellentes voix et acteurs délurés. » F. PELLETIER, art. cit.

Leduc, est aidé d'un proclamateur, Ernest Guimond, lui-même acteur de profession, alors que André Morin, fils de Victor et frère de Renée, assure la régie. Le repas occupe le premier acte du spectacle.

Au début du deuxième acte, le châtelain proclame « Le quart d'heure de Rabelais », une période de quinze minutes où trois convives, dont les noms sont tirés au hasard, sont appelés à prononcer un bref discours. L'expression « Quart d'heure de Rabelais », que Victor Morin explique longuement dans une note rédigée en anglais au profit de ses convives anglophones, rappelle un stratagème qu'aurait utilisé l'écrivain pour éviter de régler une note d'auberge : il aurait préparé trois paquets, contenant du sucre en poudre, mais portant la mention « poison pour la reine, le roi et le dauphin », ce qui lui valut d'être mis aux arrêts et transporté gratuitement à Paris. Les trois discours sont assimilés ici à ces trois paquets de poison et les convives invités à les prononcer se trouvent à payer l'écot de tous les participants. Qui le préfère peut remplacer le discours par un chèque.

Au deuxième moment du second acte, les marmitons et servantes sont invités à escorter, au son de la trompette et du tambour, le chef de la cuisine vers la table d'honneur. Le châtelain invite les convives à se lever et tend au héraut une proclamation à lire, par laquelle est institué l'Ordre du mérite culinaire. Celui-ci est attribué à « toutes personnes qui se recommanderont par leur virtuosité ès-arts-culinaires ou par leur maîtrise à en déguster les mets » (DM, 1930, p. 39). Trois degrés sont prévus, celui de Chevalier Grand' Croix, destiné aux non professionnels « qui parviennent à cuisiner des plats de maîtres » (DM, 1930, p. 39), celui de Commandeur, destiné aux professionnels qui « font preuve d'un mérite exceptionnel » (DM, 1930, p. 40), et celui de Chevalier, en faveur de ceux qui apprécient la bonne cuisine. L'insigne de l'ordre est un ruban rouge auquel est suspendu une casserole d'argent. À ce moment, l'amphitryon désigne un « prince des Gourmets », un convive éminent, chargé de conférer l'Ordre au cuisinier, ce jour-là

Stanislas Gagné, cuisinier de la maison Dupuis frères, chargée de l'intendance et de l'organisation de l'événement.

Suivent divers épisodes, telle la mutinerie des marmitons, qui réclament leurs gages à un châtelain qui n'a pas les fonds suffisants pour « faire à son château les travaux absolument nécessaires pour le rendre digne d'un musée historique de la métropole canadienne » (*DM*, 1930, p. 44), la danse du menuet, exécutée par le quatuor des marquises, et le couvre-feu, sonné par la cloche de Louisbourg, qui marque l'entrée en scène du guet et des hallebardiers. La Finale réunit tous les quatuors qui chantent en chœur au son de la trompette et du tambour avant d'attaquer, avec les convives, le Ô Canada, hymne national canadien. Le châtelain lève la séance en présentant chacun des artistes et en invitant les convives à visiter le Château.

On peut s'interroger sur le fait que cet événement ait soulevé tant d'intérêt dans la presse de l'époque, car tous les journaux publient un long compte rendu, toujours élogieux, de l'événement⁶. Certains parlent « d'un dîner désormais historique [qui] fut une merveille d'esprit et de goût [et qui par] son originalité, son esprit incessant, sa grâce de bonne compagnie et sa brillante exécution [...] restera toujours fixée dans la mémoire des privilégiés qui y furent conviés⁷. » Les comparaisons fusent, citant les opéras-ballets de Molière et Jean-Baptiste Lully ou le « songe d'un soir d'hiver », aux accents shakespeariens, et, au fur et à mesure que les dîners se répètent, rappelant l'Ordre de Bon Temps, fondé par Champlain, ou les grands dîners privés de la Rosse-qui-dételle et de la Fourchette joyeuse. Les programmes que Victor Morin a laissés de ces événements nous donnent le menu, la liste des vins, parfois la liste des invités qui siègent à la table d'honneur.

6. Outre les textes précités, voir « Réception chez le gouverneur C. de Ramezay. L'antique château de Ramezay est le théâtre d'une magnifique fête hier soir. M^e Victor Morin », *Le Canada*, 4 février 1930, p. 8 ; « Dinner Served in Old-Time Custom. Guests and Servers Attires as 18th Century Figures at Chateau de Ramezay », *The Gazette*, 5 février 1930, p. 11.

7. [ANONYME], « Un dîner musical unique est splendidement offert au Château de Ramezay », art. cit.

*patrie*⁹. » Pendant les vacances d'été, il était membre d'une troupe d'étudiants saltimbanques qui se produisait à Saint-Hyacinthe et dans les environs avec un certain succès¹⁰. Victor Morin maintient cet intérêt pour le théâtre tout au long de ses études de droit, à Montréal, alors qu'il est membre du Cercle Sainte-Marie. C'est là qu'il rencontre Édouard-Zotique Massicotte, « qui excellait dans les monologues comiques¹¹. » Reçu notaire, marié et père de famille, Victor Morin a moins l'occasion de remonter sur les planches, ce qui ne l'empêche pas de fréquenter les salles de spectacles assidument. « Le théâtre, les petits dîners fins, la bonne compagnie et aussi le sport, voilà avec la lecture, ses principaux passe-temps¹². »

Son intérêt pour la gastronomie est tout aussi documenté. Léon Trépanier, qui a partagé ses agapes à maintes occasions, rappelle :

Pour se distraire et distraire surtout ceux de son entourage à qui vient l'idée quelquefois de broyer du noir, il fonda un jour La Rosse-qui-dételle, sorte de confrérie du rire [...] dont il dressa lui-même les règlements et formules d'initiation. [...] Comme il est amateur de bonne chère autant que de bons mots, qu'il est bonne fourchette autant que bon cerveau, il a aussi fondé la Fourchette joyeuse dont les cadres sont également limités à une douzaine de francs gourmets d'humeur égale et d'estomacs éprouvés¹³.

Renée Morin ajoute :

Il [...] avait imaginé un Club pour hommes d'âge mûr, encore capables de s'amuser comme des collégiens. [...] Parmi les Vieilles Rosses les plus

9. Renée MORIN, *Un bourgeois d'une époque révolue : Victor Morin notaire 1865-1960*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les idées du Jour », 1967, p. 41.

10. « Les collégiens-saltimbanques faisaient salle comble et des recettes souvent imposantes. » *Ibid.*, p. 41.

11. *Ibid.*, p. 59.

12. *Ibid.*, p. 83.

13. LÉON TRÉPANIÉ, « Portrait-éclair d'un octogénaire qui s'obstine à se rendre utile à sa ville », *La Patrie*, 11 juin 1950, p. 55. Victor Morin a décrit plus longuement la Rosse-qui-dételle et la Fourchette joyeuse dans son article « Clubs et sociétés notoires d'autrefois », *Les Cahiers des Dix*, 13 (1948), p. 111-114.

assidues, il y avait Léon Trépanier, le juge Fabre Surveyer, Émile Vailancourt, le sculpteur Alfred Laliberté, Jean-Baptiste Lagacé, Albani Beaugard, E.-Z. Massicotte, Victor Doré et d'autres encore¹⁴.

Il en est de même avec la Fourchette joyeuse, qu'elle décrit comme un : « club gastronomique qu'il avait fondé lui-même et qui réunissait d'abord le noyau d'amis les plus intimes, avait ensuite accueilli dans son sein quelques personnalités distinguées dont l'humour devait égaler la finesse du palais¹⁵. » La Fourchette joyeuse dura quatorze ans, de 1928 à 1942, et elle est donc concurrente à l'organisation des *Dîners en musique*.

La référence à l'Ordre de Bon Temps n'est pas fortuite non plus. Alfred Ayotte décrit Morin comme « un bon vivant, un membre de l'Ordre de Bon temps [...] égaré dans le vingtième siècle, qui essaie de faire comprendre aux modernes comment l'on savait s'amuser dans le bon vieux temps¹⁶. » Fondé par Samuel de Champlain à Port-Royal pendant l'hiver 1606, l'Ordre avait en effet pour fonction d'entretenir le moral des colons pendant la saison froide : « Cet ordre était une chaîne que nous mettions avec quelques petites cérémonies au col d'un de nos gens, lui donnant la charge pour ce jour d'aller chasser : le lendemain on la baillait à un autre, & ainsi consécutivement¹⁷ », écrit Champlain dans ses *Voyages*. Celui qui présidait à l'arrangement du repas portait ce jour-là le titre d'architriclin. Dans les versions du *Dîner en musique* ultérieures à la création, la figure de Claude de Ramezay

14. R. MORIN, *Un bourgeois d'une époque révolue*, op. cit., p. 138.

15. *Ibid.*

16. Alfred AYOTTE, « À la Société Royale. Le dîner-opérette en deux actes de M^e Victor Morin au Mont-Royal », *Le Devoir*, 24 mai 1939, p. 3. Ou encore : « M. Victor Morin, auteur de ce dîner-opérette, a été comblé de louanges par tous les orateurs. On l'a félicité de se faire le second Champlain et de faire revivre la bonne humeur de l'Ordre du Bon temps. » [ANONYME], « Troisième centenaire. Le dîner-opérette sur la montagne », *Le Devoir*, 23 juin 1942, p. 13. Victor Morin a consacré quelques pages à l'Ordre de Bon Temps dans « Clubs et sociétés notoires d'autrefois », *Les Cahiers des Dix*, 14 (1949), p. 218-219.

17. Samuel de CHAMPLAIN, *Les Voyages du Sieur de Champlain [...]*, À Paris, Chez Jean Berjon, 1613, p. 149.

est devenue anonyme, figée dans le modèle archétypal de l'architriclin, rôle que va jouer Victor Morin, sans costume et sans perruque, dans tous les événements qui se tiendront par la suite, jusqu'à 1952.

C'est en cette même année de 1606, à Port-Royal, que Marc Lescarbot écrit et met en scène *Le théâtre de Neptune en la Nouvelle-France* avec l'aide des membres de l'Ordre de Bon Temps. Il s'agit d'une *réception*, qui désigne une forme particulière d'action dramatique dans un spectacle offert à des visiteurs ou à des voyageurs, type de spectacle qui aurait fait par la suite partie des habitudes de la colonie¹⁸. La réception n'est pas encore un banquet, mais elle appartient à cette sorte de jeu de société qui réunit les « gens du monde » à l'occasion des fêtes et des grands événements, dans le salon des seigneurs, voire dans celui du gouverneur. Or, le théâtre de société naît précisément dans cette vie de manoirs et de châteaux aux XVII^e et XVIII^e siècles. Quand Victor Morin organise son *Dîner en musique* au Château Ramezay, il retrouve l'esprit même de ce théâtre de société des grands siècles. Il aura encore l'occasion d'y revenir dans les deux grands bals costumés qu'il organise en 1937 et en 1955¹⁹.



Victor et Alphonsine Morin dans les costumes de Claude de Ramezay et Marie-Charlotte Denys, au bal costumé du 9 décembre 1937. Photo Conrad Poirier. Fonds Conrad Poirier BANQ Vieux-Montréal P48,S1,P1778.

18. André-G. BOURASSA, « Scènes de la Nouvelle-France : 1535 », *L'Annuaire théâtral*, 33 (printemps 2003), p. 144-158.
19. Victor MORIN, *Le Gouverneur et Madame de Ramezay reçoivent. Chronique des fêtes du 250^e anniversaire du Château de Ramezay*, Montréal, Société d'archéologie et de numismatique [Thérien frères], 1957. Édition bilingue, illustrée.

Les jeunes avocats, notaires et seigneurs, élevés et instruits en Nouvelle-France, qui ont reçu une formation de comédiens amateurs dans les collèges, poursuivent cette tradition de monter sur scène à l'occasion. Ce sont à ces jeunes gens en particulier que s'intéresse Morin, quand il consacre ses activités de recherche historiques aux clubs et associations, dont les résultats forment une grande partie de sa contribution aux *Cahiers des Dix*²⁰. Comme ses collègues Pierre-Georges Roy et Édouard-Zotique Massicotte, il s'intéresse à cette forme de socialité qui transite par les associations culturelles comme à une mise en spectacle, qui s'expose en public par les conférences et les représentations dramatiques²¹. Son premier article cependant, paru en 1936, rend compte bien plus des banquets qui réunissent les membres des diverses sociétés qui ont compté dix membres réguliers, les Dix d'Ottawa, les Dix de Québec, la Société des Dix elle-même, et qui se sont toutes donné pour mandat d'« allier les plaisirs de la connaissance à ceux de la convivialité²² », selon l'expression de Roger Le Moine.

Sans doute, pour compléter cette section, faut-il rappeler également l'intense activité associative qu'a menée Victor Morin depuis son admission à la pratique du notariat en 1888. Les associations littéraires et culturelles, communautaires et philanthropiques, sont nombreuses à avoir profité de l'expérience et de l'engagement de celui qui investit les comités de direction et gravit les échelons de l'autorité jusqu'à en assumer la présidence et qui adapte au profit de ses contemporains le code américain des procédures parlementaires *Robert's Rules of Order*

20. Voir le compte rendu qu'en fait Lucien CAMPEAU, « Le deuxième Fauteuil. Victor Morin, Louis-Philippe Audet », *Les Cahiers des Dix*, 51 (1996), p. 39-53.

21. Comme l'ont mis en valeur Yvan LAMONDE, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal, 1845-1871* (Montréal, Boréal, 1990), et Pierre RAJOTTE, *Lieu et réseaux de sociabilité littéraire au Québec* (Québec, Éditions Nota Bene, 2001).

22. Roger LE MOINE, « Le Club des Dix à Ottawa », *Revue de l'Université d'Ottawa*, 20, 8 (avril 1966), p. 42 ; Victor MORIN, « Les Dix », *Les Cahiers des Dix*, 1 (1936), p. 7-36.

(1876), dans un ouvrage intitulé *Procédure des assemblées délibérantes*²³, connu sous le diminutif de *Code Morin*, qui fait toujours autorité aujourd'hui. Ses contemporains ne s'y sont pas trompés. En 1924, dans leur recueil de pastiches, *Littérature à la manière de...*, le journaliste Louis Francœur et le docteur Philippe Panneton représentent Victor Morin par un « Discours présidentiel » prononcé à l'occasion de son élection à la présidence d'un fictif Local n° 47 du Syndicat catholique et national des Barbiers-Unis²⁴. Les neuf dîners en musique discutés dans le présent article ont en commun le fait que, au moment de l'événement, Victor Morin était le président ou le vice-président de la société ou de l'association commanditaire de l'événement. De ce point de vue, il faut bien lui reconnaître une longue expérience en matière d'organisation de dîners et banquets, de discours et de diplomatie. Bien qu'ils n'offrent que des variantes mineures dans le déroulement du repas et même dans le menu, les neuf dîners qui sont donnés entre 1930 et 1952 ne poursuivent pas les mêmes objectifs et ne réunissent donc pas les mêmes convives. Ils sont présentés ici en quatre groupes : les dîners poursuivant un objectif de levée de fonds, les dîners réunissant les membres d'une même association, le dîner strictement mondain et les dîners commémoratifs.

Dîner entre philanthropes

Au moment où est créé le *Dîner en musique*, en 1930, Victor Morin a 65 ans. Il aurait dû normalement prendre une retraite confortable, mais la crise économique a eu raison de ses investissements financiers. Il conserve alors sa charge de notaire et les parts qu'il détient dans son

23. V. MORIN, *Procédure des Assemblées délibérantes (avec tableau synoptique) à l'usage des corporations municipales et scolaires, compagnies, sociétés, associations professionnelles, cercles, unions ouvrières, clubs et autres corps délibérants*, Montréal, Les Éditions de L'Action canadienne-française limitée, Montréal, 1939.

24. LOUIS FRANCOEUR et PHILIPPE PANNETON, *Littérature à la manière de...*, 5^e édition, Montréal, les Éditions Variétés, Dussault et Péladeau, 1942 [1924], p. 84.

étude, ce qui lui permet de poursuivre ses activités sociales et de tenir son rang dans les milieux philanthropiques montréalais. Président de la Société d'archéologie et de numismatique, qui est alors propriétaire du Château Ramezay, Morin convoque son premier dîner en vue de financer l'entretien de l'édifice. Les convives qui participent au banquet de 1930 sont donc le plus souvent des hommes d'affaires et les invités d'honneur sont majoritairement des anglophones. Le *Dîner en musique* est pour eux l'occasion d'une incursion dans la culture française classique. Tout est mis à contribution pour susciter leur adhésion : le menu et le cuisinier, les vins, les extraits d'opérette et les artistes, la référence à la France d'ancien régime, depuis le château et les costumes jusqu'à l'emprunt à Rabelais, aux opérettes, voire à Frédéric Chopin, dont la *Marche funèbre* accompagne l'arrivée du dessert. Les comptes rendus des journaux regorgent de lieux communs référant d'une manière ou d'une autre au « charme de la vie d'autrefois²⁵ ». L'opération de financement fonctionne bien. Lucien Campeau estime que le montant recueilli au profit du Château Ramezay aurait été d'environ 10 000 \$²⁶.

Par comparaison, la représentation de février 1931, organisée par le Cercle musical de Montréal, qui célèbre son premier anniversaire, pour recueillir des fonds en vue de la construction d'un « théâtre national », réunit essentiellement des francophones. Ceux-ci n'ont pas tous reçu une invitation personnelle puisque l'on annonce la vente de 400 couverts au prix de 6 \$ chacun²⁷, vins compris. Néanmoins, comme l'écrivent les journaux, le public qui se présente ce soir-là représente « la meilleure société de Montréal²⁸ » et le « Montréal mélomane²⁹ ». Le

25. [ANONYME], « Un diner musical unique est splendidement offert au Château de Ramezay », *La Presse*, 4 février 1930, p. 13.

26. L. CAMPEAU, « Le deuxième Fauteuil. Victor Morin, Louis-Philippe Audet », art. cit.

27. 104,34 \$ d'équivalent pour 2021. Banque du Canada, « Feuille de calcul de l'inflation », www.banqueducanada.ca/taux/renseignements-complementaires/feuille-de-calcul-de-linflation/, consultée le 10 novembre 2021.

28. [ANONYME], « C'est après-demain qu'aura lieu le banquet en musique de M. Victor Morin à l'hôtel Windsor », *La Patrie*, 12 février 1931, p. 5.

29. [ANONYME], « Dîner en musique », *Le Petit Journal*, 15 février 1931, p. 20.

dîner est sous la présidence de l'honorable Arthur Sauvé, ministre des postes dans le cabinet fédéral. Y assistent les sénateurs Rodolphe Lemieux, Raoul Dandurand, Philippe Baby Casgrain, Louis de Gaspé Beaubien ainsi que Oswald Mayrand, rédacteur en chef de *La Presse*. Sont présentes à la table d'honneur, les sœurs Juliette et Ida Brosseau (épouses des frères Raoul et Émile Grothé) ainsi que les autres membres du conseil d'administration de la Société canadienne d'opérette, société marraine du projet de théâtre national, et du Cercle musical. L'événement a quitté le Vieux-Montréal et se tient dans la partie ouest de la ville, à l'hôtel Windsor, autrefois l'espace traditionnel de la haute bourgeoisie anglophone, mais remplacé depuis peu dans cette fonction par le Ritz-Carlton, plus moderne et plus intime. Néanmoins, le Windsor est toujours considéré comme un point de rendez-vous pour les hommes d'affaires, les hommes politiques et les artistes de la métropole. Le dîner est servi dans une salle de bal « fort coquettement garnie aux couleurs de la Saint-Valentin³⁰ » et « transformée pour la circonstance en la grande salle à dîner d'un seigneur français du début de la colonie³¹ ». La référence à la Nouvelle-France est toutefois moins prégnante qu'au précédent dîner, puisque seuls les artistes portent le costume, ce qui n'empêche pas les journaux de rappeler « l'art avec lequel nos grands seigneurs, nos joyeux ancêtres, savaient, dès que les soucis de la guerre et de la colonisation les laissaient libres, renouveler les traditions de la douce France et déguster les meilleures choses de la terre en s'accompagnant des chants du terroir³² ».

30. Édouard BAUDRY, « En marge d'un banquet. Le théâtre national », *La Patrie*, 16 février 1931, p. 5.

31. [ANONYME], « Théâtre national à édifier », *La Presse*, 16 février 1931, p. 6.

32. [ANONYME], « Le grand art de déguster un bon plat. Nos ancêtres le possédaient et M. Victor Morin l'a renouvelé avec son dîner en musique », *La Presse*, 4 février 1931, p. 29.



Hôtel Windsor, Montréal, Associates Screen News, [193?] Cartes postales.
Collection BANQ-Rosemont-La-Petite-Patrie.

La qualité des artistes qui assurent la partie musicale est rehaussée par la présence de la Société canadienne d'opérette en tant qu'institution coorganisatrice. La partie musicale est confiée à Honoré Vaillancourt, directeur de la Société. Il est entouré de plusieurs de ses interprètes les plus connus, notamment Caro Lamoureux et Paul Trépanier, qui rejoignent les quelques chanteurs et chanteuses déjà présents à la création du dîner, parmi lesquels Fabiola Hade. Aussi, est-il permis aux artistes de présenter des extraits de leur répertoire à la fin du repas. Dans ses remerciements, Honoré Vaillancourt qui, avec Berthe Dulude Simpson, reçoit l'insigne de Commandeur de l'ordre du mérite culinaire, rappelle que l'objectif de la campagne de financement, dont le *Dîner en musique* est le lancement, est de 150 000\$. On ignore combien l'événement lui-même a rapporté et on croit que les montants recueillis ont surtout servi à éponger les dettes de la Société, puisque le Théâtre National ne

fut jamais construit³³. Il y eut cependant des suites puisque, quelques jours plus tard, *La Patrie* fait état d'une appréciable augmentation du nombre de membres du Cercle musical³⁴ et *La Presse* annonce que le Comité des dames organisera des parties de cartes au profit de cette campagne³⁵. En juin 1931, la campagne de souscription était toujours en cours.

Les banquets d'associations

Les trois représentations du *Dîner en musique* données dans le cadre de grandes réunions associatives, celle du 11 octobre 1930, à l'occasion du 60^e anniversaire de la Chambre des notaires, celle du 23 mai 1939, à l'occasion de l'assemblée annuelle de la Société Royale du Canada, et celle du 19 mai 1949, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Ordre indépendant des Forestiers, sont plus modestes, puisqu'elles s'adressent au public captif que sont les membres des trois associations, parfois accompagnés de leurs épouses. Les trois événements n'en réunissent pas moins entre cent et deux cents convives chacun. Du dîner de 1949, offert en français à l'hôtel Royal York de Toronto, par une troupe d'artistes venus de Montréal, nous ne savons pas grand-chose sinon qu'il couronnait le congrès annuel de l'Ordre, réunissant pendant trois jours quelque 135 membres venus du Canada, des États-Unis et de la Grande-Bretagne, et que Victor Morin en était le président sortant après y avoir exercé diverses fonctions administratives depuis

33. Hugo LÉVESQUE, « La Société canadienne d'opérette (1921-1933) ». Mémoire de maîtrise (musicologie), Université de Montréal, 2004, et « La Société canadienne d'opérette (1921-1934). Premier jalon de l'émancipation de la scène lyrique au Québec », dans Marina GIRARDIN et Catherine MORENCY [dir.], *Lectures initiales du corpus littéraire et culturel québécois*, Québec, Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoise, coll. « Interlignes », 2004, p. 13-26.

34. [ANONYME], « Au Cercle musical », *La Patrie*, 19 février 1931, p. 5.

35. [ANONYME], « Parties de cartes pour la campagne "Notre théâtre" », *La Presse*, 19 février 1931, p. 18.

1899³⁶. Nous intéressent surtout les deux autres dîners, dont l'organisation montre une répartition de l'espace urbain qui révèle une certaine distinction sociale et culturelle.

Essentiellement composée de francophones, provenant de toutes les régions du Québec, la Chambre des notaires tient ce jour-là, au palais de justice, deux séances d'études avec communications et conférences, avant de se réunir, pour le banquet de clôture, au Cercle universitaire, alors situé au 515 rue Sherbrooke Est, près de la rue Berri, juste au nord du Quartier latin où se trouvait peu avant le pavillon principal de l'Université de Montréal. Les invités d'honneur sont des notaires plutôt que des hommes d'affaires et marchands : l'honorable Pierre-Édouard Blondin, président du Sénat, Ferdinand Roy, juge en chef de la Cour de magistrat, Narcisse Pérodeau, professeur de droit et ministre sans portefeuille du gouvernement Taschereau, Percy Corbett, doyen de la faculté de droit de l'Université McGill, Philippe Demers, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Montréal, George-A. Campbell, bâtonnier général de la province de Québec, et Ernest-Rémi Décary, président du Cercle universitaire. Invité lui aussi, le maire de Montréal, Camillien Houde, est représenté par le conseiller municipal Joseph-Marie Savignac. L'Ordre du mérite culinaire est remis au maître-queux du Cercle universitaire, Ezio Bagnoni. Le menu est le même qu'à la création et, bien que la référence aux Ramezay ait disparu, le déroulement du banquet ne s'en inspire pas moins de la même époque, ne serait-ce que par la présence des marmitons et servantes, hallebardiers et marquises, amphitryon et héraut d'armes, tous en costumes sous la direction musicale de Frédéric Pelletier, alors que les enfants de Victor Morin assurent l'un, André, la régie et la direction des chœurs, l'autre, Renée, la direction de l'orchestre.

Contrastant est le dîner offert aux membres de la Société Royale du Canada, le 23 mai 1939, à l'hôtel Mont-Royal, situé dans la partie ouest de la ville, rue Peel, au pied du mont Royal, établissement immense,

36. Voir les brefs comptes rendus qui paraissent dans *La Presse*, 14 mai 1949, p. 45, et dans *The Globe and Mail*, 18 mai 1949, p. 3.

mais élégant et prestigieux, rendez-vous des touristes et hommes d'affaires, et bien adapté à la tenue des réunions professionnelles. Après avoir convaincu les membres de la Société de tenir leur congrès à Montréal cette année-là, aidé en cela par le frère Marie-Victorin, Victor Morin, qui en est alors le président, obtient de la Ville qu'elle agisse comme hôtesse et que le maire Camillien Houde prononce lui-même quelques mots de bienvenue. Les participants sont évidemment les membres de la Société et, par conséquent, des universitaires reconnus. Parmi eux se trouvent M^{gr} Olivier Maurault, devenu recteur de l'Université de Montréal, et trois nouveaux membres, Pierre Daviault, Léon Mercier-Gouin et Earle Cameron. Le choix des artistes qui animent le dîner accentue volontairement le caractère « canadien-français » et donne un caractère folklorique à l'événement. À la troupe habituelle, toujours formée d'anciens membres de la Société canadienne d'opérette, bien que celle-ci ait été dissoute en 1933 et 1934, s'ajoutent en effet le Quatuor Alouette, ensemble vocal spécialisé dans l'interprétation a capella de chansons folkloriques, et le chansonnier Jacques Labrecque, lui aussi spécialisé dans ce répertoire³⁷. Alfred Ayotte raconte :

ce dîner-bouffe a fait plaisir à la fois aux Canadiens français, parce que la plupart d'entre eux en avaient bien entendu parler sans jamais y avoir assisté; il a plu bien davantage encore aux Canadiens de langue anglaise, qui n'en croyaient pas leurs yeux, qui allaient de surprise en surprise, qui manifestaient leur admiration et avouaient candidement à la fin du repas, en reprenant leur chapeau, qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil et que Toronto est incapable d'organiser quelque chose de semblable. Ils

37. Le quatuor Alouette est formé en 1930, à l'initiative d'Oscar O'Brien, de Roger Filiatrault, Jules Jacob, Émile Lamarre et André Trottier. Poursuivant l'œuvre du folkloriste Charles Marchand, le Quatuor donne son premier concert le 29 mai 1932 à la salle des Artisans de Montréal et poursuit ses activités pendant une trentaine d'années, jusqu'au milieu des années 1960. Jacques Labrecque (1917-1995) a été l'élève d'Oscar O'Brien et de Roger Filiatrault avant d'entreprendre une carrière de chanteur soliste. Voir les articles que leur consacre *l'Encyclopédie canadienne*, en ligne.

n'en ont pas fourni d'explication, mais elle est bien simple ; il leur manque la gaîté française, le goût de la bonne chère, la musique française³⁸.

Le dîner de la Société Royale en 1939 est le dernier à se tenir dans l'ouest de la ville et, outre le dîner de Toronto en 1949, il est le dernier à se tenir dans un grand hôtel.

Les Fêtes mondaines

Le dîner qui a lieu le 28 novembre 1935 est unique en son genre. L'événement se déroule au restaurant Kerhulu & Odiau, situé au 1284, rue Saint-Denis, au sud de la rue Sainte-Catherine, dans le cadre des Fêtes mondaines, qui marquent le vingt-cinquième anniversaire de l'établissement. Celles-ci sont organisées par Berthe Dulude Simpson bien connue des milieux mondains de Montréal pour avoir fréquemment organisé des campagnes de financement, dont celle du Cercle musical en 1931, et avoir été administratrice de la Société canadienne d'opérette³⁹. S'y produisent ce soir-là dans le cadre du programme musical, Caro Lamoureux, Fabiola Hade, Marie-Rose Descarries et Rose Comète, toutes anciennes membres de la Société canadienne d'opérette ainsi que le Quatuor Alouette. Oscar O'Brien est l'accompagnateur au piano

38. A. AYOTTE, « À la Société Royale. Le dîner-opérette en deux actes de M^e Victor Morin au Mont-Royal », art. cit. ; « "You can't beat those French-Canadian shows", tel fut le verdict d'un enthousiaste convive au sortir du dîner-opérette », rapporte *Le Canada*, 24 mai 1939, p. 7.

39. Berthe Dulude Simpson (1896-1971) est aujourd'hui surtout connue comme editrice, d'abord à l'emploi de la maison Bernard Valiquette, puis directrice de la maison d'édition qui porte son nom (les éditions B. D. Simpson) entre 1945 et 1948. Voir Jacques MICHON, « Mme B. D. Simpson, editrice, 1945-1948 », *Éditeurs transatlantiques. Études sur les Éditions de l'Arbre, Lucien Parizeau, Fernand Pilon, Serge Brousseau, Mangin, B. D. Simpson, Sherbrooke, Ex Libris, et Montréal, Triptyque*, 1991, p. 160-183.



La Salle des Châteaux
du Restaurant Kerhulu & Odiau.
Montréal, Novelty Mfg & Art Co,
[192?] Carte postale. Collection
BANQ-Rosemont-La-Petite-Patrie.

alors que le notaire Téléphore Brassard, un ancien du séminaire de Saint-Hyacinthe, assure la direction artistique⁴⁰.

Dans son étude du tableau *Rue Saint-Denis* (1927) d'Adrien Hébert, Esther Trépanier rappelle que cette rue, située à l'est du boulevard Saint-Laurent, à l'abord de la rue Sainte-Catherine, « peut être considérée comme un espace géographique, économique et culturel qui fut au cœur de l'accession des Québécois de langue française à la modernisation urbaine⁴¹. » Entre les deux guerres, le restaurant Kerhulu & Odiau est emblématique de cette modernisation. S'y retrouvent les notables, les artistes, comédiens et chanteurs, les étudiants, d'occasionnels touristes américains ainsi que les membres d'associations et organismes qui y tiennent ou y terminent leurs réunions (l'École littéraire de Montréal, la Société historique de Montréal, la Ligue d'action canadienne-française et le comité de rédaction de *La Relève*, par exemple). Dans ses mémoires, publiées sous le titre *La tentation du passé*, Victor Barbeau admet ainsi avoir séché ses cours chez Kerhulu,

40. V. MORIN, *Dîner en musique. Fantaisie gastronomico-musicale en deux actes. Donné par la Maison Kerhulu & Odiau inc. Pour inaugurer ses Fêtes mondaines, le 28 novembre 1935*, Montréal, [s.n.], 1935, 44 p. Voir aussi l'annonce de la soirée qui paraît dans *La Patrie*, 23 novembre 1935, p. 37.

41. Esther TRÉPANIÉ, « La Rue Saint-Denis, au cœur de la modernité francophone montréalaise », *Journal of Canadian Art History/Annales d'histoire de l'art au Canada*, 32, 1 (2011), p. 79.

alors qu'il était étudiant à l'Université de Montréal⁴². À la même époque, Armand Frappier, étudiant en médecine, y est embauché comme pianiste⁴³. Le restaurant est également fréquenté le midi par des hommes d'affaires, tel l'éditeur Albert Lévesque⁴⁴, et par les professeurs de l'École des Hautes Études commerciales⁴⁵. Ce soir du 28 novembre 1935, Édouard Montpetit et Victor Doré, tous deux professeurs à l'École des Hautes Études commerciales, située à quelques coins de rue, et l'honorable Louis-Athanase David, secrétaire de la Province, font partie des convives. Présent lui aussi, Lucien Desbiens écrit :

L'atmosphère de la salle des Châteaux du restaurant Kerhulu & Odiau respirait l'hospitalité française, délicate et fine. Autour des tables, dressées en fer à cheval, avaient pris place de jolies dames en toilettes claires, de sérieux messieurs membres des Dix ou appartenant au monde universitaire, au Barreau, à la Magistrature⁴⁶.

-
42. Victor BARBEAU, *La tentation du passé*, Montréal, Éditions La Presse, coll. « Ressouvenirs », 1977, p. 47-62. Quelques années plus tard, le restaurant est décrit comme un endroit « qui a toujours été et ne cesse d'être le rendez-vous de ceux qui savent manger. » *Cahiers de Turc*, 2^e série, 1^{er} avril 1927, p. 197.
 43. Alain STANKÉ et Jean-Louis MORGAN, « *Ce combat qui n'en finit plus...* ». *Essai sur la vie et l'œuvre de l'éminent microbiologiste canadien Armand Frappier*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1970, p. 38, 41.
 44. « Mon père a toujours été gourmand ; il aimait bien manger. Il fréquentait le restaurant Chez Kerhulu, situé près de sa librairie, rue Saint-Denis ». Claire Lévesque, citée par Jacques MICHON, *L'édition littéraire en quête d'autonomie : Albert Lévesque et son temps*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1994, p. 136.
 45. « Chaque midi, ils se rencontraient chez Kerhulu & Odiau, où trônait à la caisse Mme Kerhulu, personne acariâtre, mais qui dirigeait fort bien un restaurant dont son mari était le cuisinier. On y mangeait bien et l'atmosphère de la grande table était extrêmement agréable. S'y réunissaient [...] M. [Édouard] Montpetit, M. Victor Doré, mon père [Lucien Parizeau], Louis Bourgouin, [Fernand] Préfontaine, architecte et fondateur du *Nigog*, le pharmacien Lecours et plusieurs autres. » Gérard PARIZEAU, *Joies et deuils d'une famille bourgeoise 1867-1961*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1973, p. 144.
 46. Lucien DESBIENS, « Billet. Dîner en musique », *Le Devoir*, 30 novembre 1935, p. 1.

Ce *Dîner en musique*, au restaurant Kerhulu & Odiau, réunit donc des habitués de l'endroit, qui rendent hommage à leurs hôtes⁴⁷, dans le cadre d'un événement semi-public, presque privé par la composition de la salle, puisque la salle des Châteaux est située à l'étage, dans un espace occupé jusque-là par des cabarets et boîtes de nuit (notamment le Matou botté, entre 1929 et 1932). Aussi, les comptes rendus des journaux sont-ils plus rares et, dans le cas des journaux anglophones de Montréal, tout à fait absents.

Les événements commémoratifs

Les trois dernières représentations du *Dîner en musique* sont toutes liées à des événements publics d'envergure nationale. En 1937, Léon Trépanier, un ami et un convive de la première heure, chargé d'organiser les célébrations du centenaire de la ville de Sherbrooke, a l'idée de faire du dîner un spectacle devant public. Le 10 août 1937, entre 100 et 140 « invités notables » et « convives modernes » apparaissent sur la scène devant un public évalué à quelque 1500 personnes, « dans un aréna transformé et coquettement décoré⁴⁸ ». Ce soir-là, Fabiola Hade, elle aussi une artiste de la première heure, assure la direction artistique

47. La raison sociale Kerhulu & Odiau est formée du nom des fondateurs, Joseph Kerhulu et les frères Alphonse et Henri Odiau (*Gazette officielle du Québec*, 27 décembre 1919, n° 52, p. 3149). Le restaurant est en faillite en 1931 (*La Presse*, 17 septembre 1931, p. 31) et vendu peu après à Jos. Mignolet. En 1935, Alphonse Odiau est déjà rentré à son village natal de La Flèche en France depuis un moment et Joseph Kerhulu est établi à Québec depuis un moment aussi. Le restaurant appartient désormais à Clovis Dagenais, avocat, Flore-Annette Poirier et Françoise Laberge, sténographes (*Gazette officielle du Québec*, n° 27, 6 juillet 1935, p. 2809) et il essuiera une seconde faillite en 1937 (*Le Canada*, 21 août 1937, p. 5). Il est possible qu'Henri Odiau soit toujours à Montréal en 1935 et même qu'il soit encore le cuisinier en titre du restaurant, mais son nom ne figure pas dans l'Annuaire Lovell. En 1938, il est cuisinier à l'Hôtel Royal York de Toronto et il poursuit sa carrière dans les grands hôtels du Canadien Pacifique.

48. [ANONYME], « De Ramezay reçoit les seigneurs. Le dîner en musique réunissait 140 convives à l'Aréna hier soir. — Les artistes se taillent un beau succès », *La Tribune*, 11 août 1937, p. 3, 9.

et musicale de l'événement, mais ce sont des artistes des Cantons de l'Est qui forment les chœurs, les quatuors de danseurs et l'orchestre, placé sous la direction du professeur Charles Delvenne. De même, les convives réunissent les notables de la région et le rôle de Claude de Ramezay est confié au notaire sherbrookoise Ernest Sylvestre. Cette version du *Dîner en musique* contrevient à l'esprit même qui avait présidé à sa création, puisqu'il est donné devant un public de spectateurs non participants⁴⁹ et que la scénographie rompt avec la mise en place d'une table d'honneur en forme de fer à cheval au profit d'un quadrilatère occupé d'un seul côté au centre duquel se déroulent les numéros de chants et de danses. Néanmoins, l'événement est reçu avec des commentaires enthousiastes et Victor Morin, présent à l'occasion, est de ceux qui offrent les « poisons » réglementaires.



Représentation du *Dîner en musique* à l'aréna de Sherbrooke, le 10 août 1937.
Photo : *La Tribune*, 12 août 1937, p. 1.

49. Là est la différence principale entre un événement privé, d'où sont exclus les spectateurs non participants, et un événement public, qui leur est au contraire destiné, ce qu'est le théâtre commercial et institutionnel. Aussi peut-on croire que les journalistes qui rendent compte de ces dîners ont été des invités, ce qui leur permet d'en rendre compte de première main.

Peut-être s'agissait-il là d'une répétition générale aux fêtes du tricentenaire de Montréal prévues pour 1942, dont le même Léon Trépanier devient le directeur général en 1938⁵⁰. Le *Dîner en musique* de Victor Morin apparaît en effet très tôt dans le programme des fêtes et activités du tricentenaire. Toutefois, l'annulation des célébrations, en raison des conditions de guerre, entraîne la réorganisation des événements, dont plusieurs sont repris à plus petite échelle par les organismes et institutions de la ville⁵¹. Ainsi, le dîner du 22 juin 1942 est donné par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, sous les auspices de la Commission du III^e centenaire de la ville, dont Morin est alors le vice-président. Offert au grand public, il sert « de prélude aux autres manifestations de la Saint-Jean⁵² ». L'événement se tient au pavillon du Mont-Royal, le Chalet de la Montagne, dessiné et construit en 1932 par l'architecte Aristide Beaugrand-Champagne, présent aux dîners depuis le tout premier en 1930 et membre de la Société des Dix depuis sa fondation. L'endroit est géographiquement isolé, mais il offre un point de vue surplombant de la ville. La vaste salle est dotée de microphones et de haut-parleurs et les participants sont attendus en tenue de ville :

Les quelque cinq cents convives se mirent à table vers huit heures et ne quittèrent leur siège qu'à minuit et ce fut vraiment à regret. [...] De grands drapeaux fleurdelisés décoraient la salle du pavillon et des rideaux de velours bleu fermaient la scène, qui se trouvait au centre de la table d'honneur disposée en fer à cheval. Toutes les autres tables, disposées en demi-cercle, s'étendaient de chaque côté, jusqu'au fond de la salle⁵³.

50. Léon Trépanier occupe ce poste jusqu'en 1940, date à laquelle il démissionne pour se porter candidat à la mairie, mais il est défait par Adhémar Raynault. Convive de la Fourchette joyeuse, présent aux *Dîners en musique* depuis le tout premier, il est élu au Fauteuil n° 10 de la Société des Dix en 1954.
51. Harold BÉRUBÉ, « Commémorer la ville : une analyse comparative des célébrations du centenaire de Toronto et du tricentenaire de Montréal », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 2 (automne 2003), p. 209-235.
52. [ANONYME], « Dîner-opérette bien réussi au chalet Mont-Royal. Il avait été organisé à l'occasion de la fête Saint-Jean-Baptiste », *Le Canada*, 23 juin 1942, p. 2.
53. [ANONYME], « Joyeuse fête au Chalet de la Montagne. Dîner-opérette organisé par la Société S.-Jean-Baptiste de Montréal », *La Presse*, 23 juin 1942, p. 8.

Fabiola Hade assume encore la direction artistique de l'ensemble, Jean Charbonneau, maître de chapelle à l'église de Saint-Henri et directeur du chœur Lavallée-Smith, assure la direction musicale et Maurice Morenoff signe les chorégraphies et les danses (le menuet et la gavotte) qui sont exécutées par sa troupe de danseurs et de danseuses. L'édition de 1942 revient donc à une conception plus classique de l'exercice musical d'où est disparue toute trace de folklore.

À la table d'honneur siègent notamment, avec leurs épouses, le maire de Montréal, Adhémar Raynault, Athanase Fréchette, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, Albert Dupuis, des magasins Dupuis Frères, qui assurent cette fois encore l'intendance de l'événement, Victor Morin et sa fille Renée, qui occupe désormais à la table d'honneur la place laissée vacante par le décès de sa mère, Alphonsine Côté. Parmi les convives, on note la présence des membres du Comité exécutif et du Conseil municipal de Montréal, des représentants de l'autorité religieuse, les membres de la Commission du 111^e centenaire, des représentants des Acadiens des provinces maritimes. Les « poisons » sont prononcés par Charles-Auguste Chagnon, vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste, Ernestine Pineault-Léveillé⁵⁴, présidente de l'Amicale féminine, et René Guénette, rédacteur en chef de l'*École canadienne*. « Le beau temps, le lieu idéal du sommet de la montagne, les artistes choisis, la richesse du dîner, tout a concouru à faire de ce dîner-opérette une manifestation de notre culture française si personnelle, qui a ravi les quelques Américains présents au banquet de la Montagne⁵⁵ », écrit le journaliste de *La Patrie*, qui note du même coup la présence de quelques touristes. Le déroulement de la soirée renoue avec le principe d'un spectacle où les convives sont tous des participants, malgré leur nombre. Au milieu du repas, l'architriclin, rôle tenu comme d'habitude

54. Ernestine Pineault-Léveillé (1900-1990) est aussi connue à l'époque dans la presse et la littérature sous le pseudonyme Joyberte Soulanges, pour ses ouvrages *Comment ils ont grandi* (1922) et *Dollard. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse* (1922).

55. [ANONYME], « Un dîner à la mode du Bon Temps et de la Fourchette joyeuse », art. cit.

par Victor Morin, rend hommage à la mémoire des fondateurs de Montréal, reliant son dîner aux événements en cours.



Une partie de la table d'honneur du dîner de 1942, entourée de chanteuses et comédiennes. Assis, de gauche à droite, Adhémar Raynault, maire de Montréal, Rose-Aimé Langlois (M^{me} Athanase Fréchette), M^e Victor Morin, Renée Morin, M^e Athanase Fréchette, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Photo : *La Presse*, 23 juin 1942, p. 8.

Le dernier dîner a lieu le 24 juin 1952 et il couronne « par un geste d'éclat⁵⁶ » les célébrations de la Fête nationale. À cette occasion, un tel événement, après le défilé traditionnel, rappelle l'historique banquet qui a marqué la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (1834) et il commémore le centenaire de la mort du fondateur de la Société, Ludger Duvernay (1852). Cette année-là, la célébration de la fête nationale coïncide avec le Troisième Congrès de la langue française. Le banquet réunit ainsi 2 000 personnes, surtout les délégués au congrès, mais l'invitation a été lancée au grand public qui peut se procurer des places avec couvert au prix est de 6 \$⁵⁷. Le banquet est servi au Palais du Commerce, une vaste salle d'exposition destinée aux manufacturiers intéressés à exposer leurs produits, située au centre d'un projet de revitalisation du quartier alors nommé « l'Est central », correspondant au quadrilatère formé par les rues Saint-Denis, de Montigny (auj. à peu près le boulevard Maisonneuve), Berri et Sainte-Catherine. « La grande salle du Palais du Commerce sera ornée de décorations somptueuses

56. [ANONYME], « Dîner-opérette le 24 juin », *La Patrie*, 14 juin 1952, p. 25.

57. [ANONYME], « À la Société Saint-Jean-Baptiste. Cette fantaisie gastronomique et musicale marquera une date-jalon », *Le Canada*, 21 juin 1952, p. 12. Le prix du couvert peut être établi à 60,81 \$ d'équivalent pour 2021. Banque du Canada, « Feuille de calcul de l'inflation », www.banqueducanada.ca/taux/renseignements-complementaires/feuille-de-calcul-de-linflation/, consultée le 10 novembre 2021.

pour recevoir les convives dans une atmosphère de fête⁵⁸. » Comme le demande la scénographie conçue par Victor Morin, la table d'honneur est placée au centre de la grande salle et elle prend la forme d'un fer à cheval. Cette fois-ci, comme on compte près de 304 invités d'honneur, elle est disposée sur deux rangées⁵⁹. À cette table d'honneur, l'on retrouve comme d'habitude les présidents et vice-présidents des organismes hôtes, ici l'abbé Adrien Verrette, président du III^e Congrès de la langue française, et Émile Boucher, président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Victor Morin, accompagné de sa fille Renée, joue toujours le rôle de l'architrclin. Les accompagnent le comte d'Harcourt, délégué de l'Académie française, l'archevêque de Montréal, Paul-Émile Léger, de même que les archevêques de Saint-Boniface (Manitoba), d'Aix, d'Arles et d'Embrun (Provence), de Cap-Haïti (Haïti). Les tables du dîner sont décorées par des corbeilles de fleurs que les villes de Nice et de Cannes ont offertes à la ville de Montréal pour l'occasion. Fabiola Hade assure toujours la direction artistique, mais c'est au tour du pianiste et chef d'orchestre Hector Gratton d'assurer la direction musicale avec le Chœur de France, formé de chanteurs amateurs sous la direction de José Delaquerrière.

La présence de l'épiscopat entraîne quelques ajustements. D'une part, on prendra le temps de bénir les tables avant le repas. D'autre part, on ne servira d'alcool que le vin. On aime imaginer la patience et la fermeté dont Victor Morin a dû faire preuve pour obtenir ce compromis. Aussi, dans le menu, le sorbet aux pommes remplace le cidre et le baba est flambé à l'orange, sans rhum. Quelques modifications supplémentaires laissent croire qu'on a peut-être aussi rogné sur les prix : ainsi le filet de sole remplace le filet d'aiglefin de Gaspé ; le dindon est farci et non présenté en rôti avec sauce aux canneberges. Le fromage Oka rejoint le Camembert et le Roquefort. Autrement, le menu reste très proche de ceux qui sont offerts aux *Dîners en musique* depuis 1930.

58. [ANONYME], « Dîner-opérette le 24 juin », art. cit.

59. [ANONYME], « Un dîner-opérette : le couronnement de notre fête nationale », *La Patrie*, 20 juin 1951, p. 16.

« Il n'est bon bec que de Paris ! », s'exclame le journaliste Roger Champoux, qui ajoute cependant : « Ce fut un *repas de famille* et jamais ces deux mots-là n'eurent un sens plus éloquent⁶⁰. » Dans le discours des journalistes, ce n'est plus Claude de Ramezay, mais Victor Morin lui-même qui porte désormais la tradition de « l'esprit gaulois et la joie de vivre, qualités bien françaises [qui] demeurent toujours très vivantes⁶¹ ». En effet, le dîner de 1952 célèbre la francophonie contemporaine avant tout et c'est bien au présent du temps du verbe que « M^e Morin appartient à cette génération de vrais Canadiens, qui [savent] apprécier comme il se doit, le bon vin, la bonne chère, et aussi les bonnes blagues ! »

Une socialité en transformation

Cet ensemble de dîners, offerts au cours de quelque vingt-deux ans, poursuit plusieurs objectifs, dont celui, non négligeable, de mettre en valeur certaines salles et certains édifices. Le dîner de 1930, offert au Château Ramezay, est sur ce plan assez évident, d'autant que le dîner a pour but de recueillir les fonds nécessaires à son entretien. Dans ce cas, la mise en valeur prend la forme d'une mise en scène, voire d'une scénographie, où le lieu — assimilé à une résidence privée — est continuellement rappelé à l'œil des convives. Les dîners offerts au Cercle universitaire en 1930, dans les salles de bal des grands hôtels, au restaurant Kerhulu & Odiau en 1935 et celui de 1942 au Chalet de la Montagne présentent des traits assez semblables. Ces salles sont occupées de manière exclusive pendant une soirée entière et, en tant que lieu, elles offrent également un intérêt architectural et décoratif reconnu à l'époque, bien que plus

60. Roger CHAMPOUX, « Un repas de famille servi à la française. Deux mille convives font honneur à huit services, arrosés de vins de France et présentés gaiement sur des airs d'opérette », *La Presse*, 25 juin 1952, p. 37. Je souligne.

61. [ANONYME], « Pour marquer la clôture du 3^e Gala de la Langue française, on présentera pour la 9^e fois le *Dîner opérette* de Me Victor Morin. Au Palais du Commerce le soir du 24 juin », *Radiomonde*, 28 juin 1952, p. 5.

modestement dans le cas du Cercle universitaire. Elles sont généralement situées à l'étage de l'édifice et, bien que leur accès soit alors réservé, elles restent ouvertes au regard des autres clients appelés à circuler dans les couloirs. Les grands espaces anonymes, particulièrement dénués d'intérêt esthétique, que sont le Palais du Commerce ou l'aréna de Sherbrooke, restent ouverts sur la rue, s'offrant au regard et à la curiosité des passants⁶².

Ces dîners pour également objectif de consolider des liens entre personnes de même milieu, de resserrer les relations financières, politiques, culturelles entre les participants, qui se reconnaissent dans l'activité philanthropique et la vie associative. En 1930, les participants sont peu nombreux et ils désignent une société encore très repliée sur elle-même, qui réunit des hommes politiques et des hommes d'affaires, surtout des anglophones. Le dîner est servi à l'ouest du boulevard Saint-Laurent, dans les grands hôtels ; les convives anglophones sont nombreux, volubiles et honorés. Quand les dîners se tiennent à l'est du boulevard Saint-Laurent, les anglophones n'y sont plus autrement que comme des convives anonymes parmi d'autres, remplacés en 1942 par les édiles municipaux, qui trouvent là une manière de célébrer le tricentenaire de la fondation de Montréal. Progressivement, on note certaines transformations dans la composition de cette société, où s'observe, d'une part, la montée d'une petite bourgeoisie francophone, avide du regard que jettent sur elle les réseaux associatifs et du miroir que lui offrent les représentations relevant, comme ici, du théâtre de société, et, d'autre part, l'appauvrissement du lien mondain, du caractère huppé du lien mondain que la bourgeoisie d'affaires anglophones tissait entre ses membres. Car la petite bourgeoisie francophone ne compte guère d'industriels, peut-être quelques grands commerçants comme les Dupuis, présents aux dîners depuis le début,

62. Peggy ROQUIGNY a approfondi la relation entre les lieux de loisirs et l'espace public dans son article « Loisirs dansants de la bourgeoisie anglo-montréalaise. Transformation et persistance des lieux de pratique, 1870-1940 », *Revue d'histoire urbaine*, 40, 1 (automne 2011), p. 17-29.

mais surtout des intellectuels et des professionnels. Il n'y a pas de symétrie entre les deux mondes, même si quelques personnes peuvent se targuer de pouvoir circuler de l'un à l'autre. Les grands hôtels sont tous à l'ouest de la ville. L'est doit se contenter d'un faux Palais (celui du commerce). À l'ouest, les dîners sont sur invitation, même quand celles-ci sont assez largement distribuées pour voir accourir le « Montréal mélomane ». À l'est, l'ouverture au public est plus grande et les participants sont trop nombreux pour afficher une connivence réelle. Même s'ils ne sont pas de simples spectateurs (sauf à Sherbrooke), les participants aux dîners ne socialisent pas de la même manière avec les artistes et les convives de la table d'honneur que les notables de la première heure, parce qu'ils ne les connaissent pas assez bien. Cela et encore plus vrai dans le cas des touristes, dont les journalistes notent la présence dans les dîners plus tardifs. L'échelle de la représentation a changé et la sociabilité nouvelle qu'on observe en 1952 est beaucoup moins mondaine, plus participative. Ce qui reste stable toutefois est cette forme singulière de « théâtre de société » qui emprunte les codes les plus stricts du genre quand il se tient au Château Ramezay et qui les déploie, les étire, les étend vers d'autres horizons sans jamais remettre en question les principes de base qui le fondent⁶³. Comme l'écrivent Martial Poirson et Guy Spielman, « [c]ette société *en spectacle* est donc indéniablement une société *de spectacle*, c'est-à-dire qu'elle est parfaitement consciente de la dimension structurante du spectacle pour l'espace public⁶⁴ », ce à quoi contribue ici la théâtralisation des lieux, mais aussi celle des pratiques sociales comme

63. J'ai étudié une autre forme de ce théâtre dans mon précédent article, « Du théâtre en famille. Les Marchand et le théâtre de société », *Les Cahiers des Dix*, 73 (2019), p. 161-194.

64. Martial POIRSON et Guy SPIELMAN, « Avant-propos », *Dix-huitième siècle*, 49 (1^{er} trimestre 2017), p. 10.

la gastronomie, y compris quand Morin rend hommage aux cuisiniers, qu'il fait connaître à ses convives⁶⁵.

Ainsi les dîners en musique permettent-ils de suivre l'évolution de la socialité propre au Canada français dans la métropole, depuis une vie associative bilingue, très marquée par les enjeux philanthropiques, patrimoniaux et municipaux, vers un univers strictement francophone aux enjeux nationaux. Nous sommes pourtant toujours devant le même dîner, avec le même menu, la même structure verbale et la même organisation artistique. Autour de Victor Morin gravitent toujours les mêmes proches collaborateurs : deux de ses enfants, André (jusqu'à sa mort en 1942) et Renée, la chanteuse Fabiola Hade, les membres de la Société d'archéologie et de numismatique, de la Société historique de Montréal et, le temps venu, de la Société des Dix (Aristide Beaugrand-Champagne, Ægidius Fauteux, William Douw Lighthall, Olivier Maurault, Edouard-Zotique Massicotte, Léon Trépanier, cités nommément dans les journaux, d'autres aussi sans doute). On remarquera un autre trait de la socialité des dîners, résolument mixtes puisqu'offerts aux couples, y compris dans le cas des dîners associatifs. D'un dîner à l'autre, Morin s'entoure des femmes qui siègent aux conseils d'administration, ainsi de Berthe Dulude Simpson et des sœurs Juliette et Ida Brosseau ; il fait confiance à ses directrices artistiques, sa fille Renée et la chanteuse Fabiola Hade ; il invite les membres des sections féminines des associations à prononcer quelques mots telles Emma Laurencelle Tarte en 1930 et Ernestine Pineault en 1942. Leur silence

65. Les programmes ne donnent jamais le nom des récipiendaires de l'Ordre du mérite culinaire. Ce sont les journaux qui nomment trois des commandeurs : Stanislas Gagné de Dupuis frères (au Château de Ramezay, 1930), Ezio Bagnoni (au Cercle universitaire en 1931) et Henri Dufays de Dupuis frères (au Palais du Commerce en 1952). Des recherches complémentaires révèlent les noms de Marcel E. Thomas (à l'Hôtel Mont-Royal en 1939, *Bulletin de la Chambre de commerce française au Canada*, janvier-décembre 1939) et Henri Odiau (à l'Hôtel Royal York de Toronto en 1949, *Might's Toronto City Directory, Alphabetical White Pages*, 1949). Morin ne couronne pas de cuisinier à l'Hôtel Windsor (1931) : ce sont les dirigeants de la Société canadienne d'opérette qui sont faits chevaliers de l'Ordre. Le nom de la personne qui reçoit cet honneur au restaurant Kerhulu & Odiau en 1935 reste inconnu.

en 1952 est particulièrement criant devant la description des journaux qui insistent sur la prééminence des membres du clergé et les représentants d'associations nationales. Les femmes sont alors réduites aux fonctions d'accompagnatrices anonymes ou au statut de personnel de soutien (telles les artistes). Encore en 1960, rendant hommage à Victor Morin récemment décédé, Marcel Valois rappelle longuement les *Dîners en musique*, en particulier le premier, comme « une chose rare que n'ont sûrement pas oubliée les survivants ». Il ajoute avec un certain regret : « Ce dîner en musique de M^e Victor Morin fut redonné par la suite en présence d'une plus grande compagnie d'invités. Jamais l'intimité et l'atmosphère du premier ne furent retrouvées⁶⁶ ».

66. Marcel VALOIS [pseud. de Jean Dufresne], « Le passé vivant. Le dîner en musique de M^e Victor Morin », *La presse*, 31 décembre 1960, p. 21, 23.

Résumé / Abstract

Lucie Robert (6^e Fautueil) : *Théâtre, socialité et gastronomie. Les Dîners en musique de Victor Morin* [Theater, Sociality and Gastronomy. Victor Morin's Musical Dinners]

Le 3 février 1930, au Château Ramezay, Victor Morin, président de la Société d'archéologie et de numismatique, reçoit certains notables de la ville de Montréal à un dîner en musique, grand repas conçu comme un livret d'opérette, afin de lever des fonds pour l'entretien du Château Ramezay. Entre 1930 et 1952, il offrira neuf de ces dîners réunissant entre 200 et 2 000 convives, membres de diverses sociétés ou délégués à de grands congrès. Le présent article suit l'évolution de la socialité montréalaise que révèlent ces événements qui proposent une forme singulière de « théâtre de société ».

Mots-clés : Victor Morin – théâtre de société – socialité – gastronomie – Montréal – association – dîners en musique – opérette – philanthropie

*

On February 3, 1930, at the Château Ramezay, Victor Morin, president of the Archaeological and Numismatic Society, welcomed several dignitaries of the city of Montreal at a dinner in music, a large meal conceived as a operetta libretto, in order to raise funds for the maintenance of Château Ramezay. Between 1930 and 1952, he offered nine of these dinners bringing together between 200 and 2 000 guests, members of various societies or delegates to major congresses. This article follows the evolution of Montreal sociality as shown by these events, which reveal a unique form of "associative theatre".

Keywords : Victor Morin – associative theatre – sociability – gastronomy – Montreal – association – musical dinners – operetta – philanthropy